



Savoir, faire, espérer Philippe De Georges

Le rêve de Freud, et le nôtre

Puisque c'est ce à quoi nous invite Jacques-Alain Miller dans *Télévision*, il convient de revenir à Kant et à ses questions.¹

Quatre questions kantienne

La première porte sur le savoir et sa possibilité « Que puis-je savoir ? ». Elle concerne donc, comme on voudra, l'épistémologie ou la métaphysique. Pour Kant, elle porte sur les phénomènes, c'est-à-dire les choses qui apparaissent et sont donc observables et représentables, situées dans l'espace et dans le temps. La seconde, « Que dois-je faire ? », porte sur le faire, elle est posée sous la forme du devoir. Elle est donc morale ou éthique. La troisième, « Que m'est-il permis d'espérer ? », concerne l'espérance. Elle pose au passage la question de savoir qui est ici supposé permettre, nous y reviendrons. Cette question est religieuse ou eschatologique : elle suppose qu'il n'y a pas que des causes, mais aussi des fins. Elle contient en son fond le problème du déterminisme et de la liberté, problème qui depuis a hanté les philosophes.

La quatrième question elle, « Qu'est-ce que l'homme ? », mérite qu'on s'y arrête : son champ est celui de l'anthropologie et il est notable qu'elle est laissée de côté dans *Télévision*. Ce n'est pas pour autant une question à laquelle Lacan se dérobe. Il y répond à l'occasion et de façon diverse, même si c'est souvent implicitement. Il l'a traitée en 1945, dans son apologue dit « des trois prisonniers »². C'était au lendemain de la guerre et, pour la France, de son humiliation consentie. Lacan répond à la question par un acte : l'acte du prisonnier, qui est un parmi les autres, n'importe lequel, au point que les trois prisonniers poseront le même acte. C'est donc Un, qui agit « pour-tout-homme ».

Cet acte découle d'un raisonnement logique et ne fait appel ni à ses affects ni à ce qu'on appelle alors la subjectivité.³ Il suffit d'un *instant, pour voir*, d'un *temps, pour comprendre*, et il ne reste plus alors qu'à saisir dans la hâte le *moment de conclure*. Tout jugement est un acte. Ça urge, car sinon chacun doit se dire : Je serai « convaincu par les hommes de n'être pas un homme »⁴.

Il n'y a pas ici vraiment une définition de l'homme : Lacan ne fait appel ni à l'être ni à l'essence, mais seulement à l'existence. La réponse repose sur la logique, c'est-à-dire le calcul et le raisonnement. Ceci se fait dans la relation au semblable, les petits autres, et au regard du grand Autre, qui est ici directeur de prison, maître absolu de la vie et de la mort. Il n'y a pas de débat moral, de crise de conscience et l'acte est réponse du réel. Est un homme celui qui se hâte d'agir à partir du savoir qu'il a déduit de son observation, avec aucun autre espoir que celui que lui apporte sa *certitude anticipée*. On peut soutenir que Lacan répond là aux quatre questions de Kant à la fois, chacune étant nouée à l'autre par un nœud qui fait tenir l'ensemble.

¹ Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 535.

² Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, p. 197-213.

³ C'est l'époque de l'existentialisme et le texte des trois prisonniers s'oppose point par point au texte *Huis-clos*, de Sartre.

⁴ Lacan J., « Le temps logique... », *op. cit.*, p. 213.

Relisons la conclusion de Lacan dans cet apologue :

« 1. Un homme sait ce qui n'est pas un homme ; 2. Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ; 3. Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme »⁵.

Il faut bien saisir ici que le sujet dont nous parle Lacan est un être de pure logique, un simple et pur échantillon de l'humanité. Sa singularité s'efface et se dissout entièrement dans l'universel qui l'absorbe : être un homme, c'est faire partie d'un tout, y prendre sa place et s'y loger comme semblable.

De ce premier Lacan, celui de l'après-guerre, repassons à Kant : sa réponse à la quatrième question est réponse aux trois autres qui se trouvent ainsi nouées : « Le propre de l'homme est d'élaborer librement ce que lui-même peut faire » Autrement dit, dans le langage des Lumières et les termes que reprendra Hegel : c'est son *auto-nomie*. On n'est pas loin dans cette veine de la formule de Lacan à propos du psychanalyste qui « *ne s'autorise que de lui-même* »⁶.

Voilà le grand message, le message émancipateur des Lumières, celui qui malgré Kant et ses semblables, appelle à l'athéisme moderne : il y a des hommes, qui ne sont pas que des pantins dans les mains de Dieu, parce que tout n'est pas écrit d'avance. Car, ainsi que le dit Borges : « La certitude que tout est écrit nous annule ou fait de nous des fantômes »⁷.

Une telle réponse réduit à peu de choses la question de l'espoir et la résout : en dehors de toute promesse de Salut, sur terre⁸ ou dans le ciel⁹, il n'y a rien d'autre à espérer et à attendre sinon la conséquence logique de nos décisions ! C'est la conclusion que reprendra à son compte Max Weber auquel je me réfère souvent : nos actes sont à décider en fonction des conséquences qu'ils auront. C'est là notre responsabilité¹⁰.

Au-delà des Lumières

Quelle est la limite de Kant ? Il faut bien relever que lorsque J.-A. Miller reprend à son compte les questions kantienne, Lacan indique que la psychanalyse se situe dans un tout autre champ : « Mon discours n'y répond pas », dit-il. Ce n'est pas que les questions soient vaines. C'est que Freud est venu depuis et que l'invention de l'inconscient subvertit décisivement aussi bien l'abord du savoir que celui de la morale. C'est aussi, et c'est lié, que le point de vue kantien est décisivement et absolument du côté de l'universel. L'homme élabore librement ce qu'il veut faire, mais il doit le faire de telle façon que ça vaille pour tous. La maxime de son action doit pouvoir être élevée au rang d'une maxime universelle. Ce faisant, le jugement de l'homme qui se fonde en raison doit s'abstraire totalement de ce registre du pathos, que Freud nomme pulsion et Lacan jouissance.

C'est de cela que Lacan se moque assez cruellement dans *Télévision*, et qu'il nomme « une éthique de célibataire »¹¹. Pour les lecteurs lacaniens, on entend qu'il s'agit, du côté du rêve des mâles, du « pour tout x » du tableau de la sexualité, qui fait abstraction autant des femmes et de leur jouissance que de la singularité.¹²

⁵ *Ibid.*

⁶ Lacan J., « Note italienne », *Autres écrits*, op. cit., p. 307.

⁷ Borges J.-L., « La Bibliothèque de Babel », *Fictions*, Œuvres Complètes, tome I, Collection *La Pléiade*, Paris, Gallimard, 1993, p. 491-498.

⁸ Cf. Le communisme et l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et de l'aliénation.

⁹ Cf. Les religions du Salut.

¹⁰ Weber M., *Le Savant et le Politique* (1919), Paris, Plon, Collection 10/18, 1995.

¹¹ Lacan J. « Télévision », *Autres écrits*, op. cit., p. 541.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p.73.

Depuis Freud, fondant ainsi un au-delà des Lumières, l'universel mathématique est ce à quoi la psychanalyse objecte. D'où ce propos : « Mon discours n'y répond pas »¹³. En effet, la psychanalyse est affaire de sujet, du sujet de l'inconscient, qui a beau être transindividuel mais certainement pas collectif. Il n'y a donc de réponse qu'au un par un, par et pour celui qui se la pose. La réponse ne vaut que pour lui. C'est ainsi que dans *Télévision*, Lacan dit prendre une question pour lui, et d'une autre, la retournant à J.-A. Miller comme sujet : « Je la prends comme vôtre » et la réponse ne vous viendrait qu'en élaborant l'inconscient dont vous êtes sujet.

Nous devons soutenir que la psychanalyse depuis 1900 constitue une rupture épistémologique par rapport au courant des Lumières, dans lequel elles s'inscrivent pourtant résolument. Une question humaine ne peut trouver de réponse qu'en commençant à se demander « qui la pose », c'est-à-dire : qui est le sujet que divise cette question ? Ainsi, il n'y a de solution qu'individuelle, sans aucune possibilité que celle-ci puisse être élevée au rang « du principe d'une législation universelle » kantienne. Il n'y a pas L'Homme, sauf dans la folie féminine, il n'y a que des sujets de l'inconscient. D'où la solitude dont nous parlons souvent et dont témoignent les AE, la solitude d'être Un. Même si cet Un est en définitive au-delà de l'inconscient lui-même, qui n'est qu'une élucubration de savoir. L'Un est en fin de compte celui de la pulsion. C'est dans cette solitude et à ce niveau-là, que seul avec son plus-de-jour, le sujet est heureux, malgré ses bonnes et mauvaises rencontres, *bon-heur ou mal-heur*.

Pas sans Kant

Un pas de côté

Nous tenons pour acquise la critique explicite de Kant par Lacan. Cette critique est paradoxale en ce qu'elle vient juste après que Lacan a situé la psychanalyse dans le courant des Lumières, en quatrième de couverture du Séminaire dit des *quatre concepts*. Nous sommes à ce moment précis où, exclu de l'IPA et refondant l'analyse, c'est en fille des Lumières et dans le sillage de la science qu'il la définit. Le voici épinglant tous les travers de Kant, avec son « Kant avec Sade »¹⁴ et ses réponses à J.-A. Miller dans *Télévision*. Comment comprendre ce qui se présente comme un coup de barre ?

On peut fournir une première raison, à titre d'hypothèse, qui est contextuelle : Lacan reçoit à ce moment-là le renfort décisif de jeunes normaliens, marxistes et élèves d'Althusser. Redresser la barre, n'est-ce pas scier chez eux la racine de leur égarement politique : l'universel, le pour-tous, l'illusion rationaliste et le culte de l'Un ? Mais le motif plus profond est sans doute de soutenir ainsi que l'analyse est une critique interne au courant de la raison. Si Kant a opéré, du moins le dit-il, une révolution copernicienne dans la pensée de l'homme, Freud en a opéré une autre. C'est en effet le sens à donner à l'invention de l'inconscient : il y a de l'inconscient, et pas seulement de la conscience, à opposer aux croyances et à la superstition. À côté de la Lumière, il y a l'ombre : ombre de la pulsion de mort et de la jouissance...

N'est-ce pas ce que méconnaissent les Lumières et n'est-ce pas la source de leur effet néfaste : ils ont cru émanciper l'humanité du despotisme et ils ont enfanté un régime politique, la Terreur puis Napoléon, pire que le père. C'est ce que dit Hegel¹⁵ et c'est ce que dira Lacan.

¹³ Lacan J. « Télévision », *Autres écrits, op. cit.*, p. 535.

¹⁴ « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 765-790.

¹⁵ Cf. Hegel G.-W.-F., « Les Lumières », « La liberté absolue et la terreur », *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Gallimard, 1993.

Un pas de géant

Mais notre conviction lacanienne n'efface pas le pas de géant que représente la pensée de Kant : la psychanalyse, pas-sans-Kant ! Revenons sur quelques repères de ce moment :

Premier jalon

« Qu'est-ce que les Lumières ? ». Ce court article de Kant en 1784 est un programme et un manifeste : « Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable ». Kant démarre ainsi en semblant résumer la thèse d'Étienne de La Boétie « De la servitude volontaire ou le Contr'Un ». De son aliénation, l'homme ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Il choisit de ne pas se servir de son *entendement* sans la direction d'un autre auquel il se soumet, par paresse et par lâcheté. La tutelle est en effet confortable, et les tuteurs, prêtres et tyrans, ont beau jeu de mettre en garde contre les risques inhérents à la libre pensée.

La voie des Lumières c'est donc *sapere aude*, ose savoir, « aie le courage de te servir de ton propre entendement ! » Kant pose d'emblée le cadre de ce programme : ce n'est pas une entreprise solitaire, une éthique aristocratique, mais une démarche qui vaut pour tous et vise l'universel. La raison doit permettre à chacun de calculer une conduite conforme à l'évidence morale.

Deuxième jalon

Les quatre questions de Kant trouvent ici leur logique. La bonne conduite de nos vies ne dépend pas d'une loi transcendante, divine ou révélée. Elle repose sur l'exercice de la libre raison. Le départ est donc de définir ce que je peux savoir¹⁶. J'en déduirai nécessairement ce que j'ai le devoir de faire – *La raison pratique*, comme morale – puis ce qu'il m'est permis d'espérer. Ce qui lie entre elles ces trois questions et leur traitement, c'est une définition de l'homme – soit la quatrième question – comme animal, raisonnable, et donc responsable : c'est « l'être humain qui est désormais *plus qu'une machine*, conformément à sa dignité ».

Raison pure

Le raisonnement de l'homme repose sur l'expérience et sur sa perception sensible du monde, mais le rapport au monde sensible a des limites étroites. Kant se positionne ainsi contre l'empirisme anglo-saxon de Hume :

– Tout n'est pas perceptible. La chose en soi, *die Sache selbst*, n'est pas accessible à la connaissance. L'homme ne perçoit en effet que les phénomènes, c'est-à-dire la part des choses qui se manifeste, qui est repérable dans l'espace et le temps et qui est de ce fait intelligible. Il y a une différence, un fossé, entre ce champ des phénomènes, et le *noumène*, qui est la chose en soi, notion propre à Kant que les phénoménologues ne reprendront pas à leur compte.

Notons que cette distinction n'est pas sans influencer Freud. Dans sa correspondance avec Binswanger, on l'entend à l'occasion se demander si ce qu'il nomme l'inconscient n'est pas la chose en soi des philosophes. Lacan reprend cette opposition en disant à quelques reprises que le *noumène* anticipe sur son réel comme impossible.

– Alors, que pouvons-nous savoir ?

Au-delà de la perception et de l'expérience – notions insuffisantes et incomplètes par structure – nous devons faire appel à notre entendement. Or, celui-ci, au-delà du sensible, est un exercice actif, et non passif. C'est dans ce domaine qu'il convient d'utiliser les outils de la raison, opposés à ceux de la tradition, l'autorité et la croyance.

¹⁶ Cf. Kant E., *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 2012.

Morale

Le projet moral de Kant, autrement dit le devoir faire, est mis sous le signe d'une exigence qui fera la marque distinctive. On a vu qu'il voulait épurer sa morale de tout élément empirique, toute attache dans l'expérience au profit d'un fondement dans « La raison pure » exclusivement. Telle est sa condition nécessaire et son obligation absolue, sens de sa quête de l'universel. Notons pour notre intérêt personnel que cette prise de position l'oppose aux premiers philosophes des Lumières qui, dans le mouvement de l'idéalisme allemand, sont les inventeurs de la notion de pulsion, *Trieb*. Pour ceux-ci, il existe sous toute action humaine un motif, *Feder*, soit motif au double sens de moteur et de motivation, proprement humain, qui est une volonté, *Wille*, au sens où on retrouvera les deux termes, *Trieb* et *Wille* chez Schopenhauer avec *Le monde comme volonté* et chez Nietzsche avec *La volonté de puissance*. Ce ressort, mixte de psyché et de soma, est une puissance aussi opaque qu'irrépressible.

Or Kant refuse radicalement que l'entendement, calcul rationnel de notre conduite, notre élaboration de savoir, soit tributaire d'un tel principe. C'est là qu'il prend une route de laquelle Freud se séparera aussi radicalement dès *L'esquisse*, où il recueille la pulsion, *Trieb*, comme volonté, *Wille*, comme puissance, *Macht*, et comme motif, *Feder* du comportement dans ce qu'il est précisément humain. C'est sur ce point que je m'autorise à reprendre pour mon compte la phrase discutée de Péguy : « La raison pure a les mains propres, mais elle n'a pas de mains ! »

Freud contre Kant

Kant coupe l'homme rationnel de son ancrage pulsionnel. Ce motif est ce qu'il dénonce comme « pathologique », c'est-à-dire causé par la sensibilité, au détriment du jugement. D'où mon hypothèse : Freud dès *l'Esquisse* inscrit un pas de côté par rapport à Kant. Pour lui, « les principes moraux ultérieurs » trouvent leur source dans l'expérience primordiale qu'il place au cœur du « complexe du prochain » : c'est l'événement, *Erlebnis*, de sa détresse originelle, *Hilflosigkeit*, de sa déréliction et de sa dépendance vitale à l'égard du prochain, qui est à l'origine de sa morale, des notions de bien et de mal, de l'amour et de la haine qui sont chevillées à la satisfaction, *Befriedigung*, et à la souffrance.

Lacan, critique de Kant

Il faut ici relire *L'éthique* et à nouveau *Télévision*.

La jouissance excède le plaisir

La critique la plus argumentée de la philosophie de Kant par Lacan porte sur la maxime universalisante à laquelle il oppose la singularité du savoir analytique, c'est-à-dire du savoir inconscient. Le moment le plus mordant et décisif concerne sans doute ce qu'on appelle *l'apologue du gibet*, que Lacan réduit à son insignifiance :

« Supposez, nous dit-il [Kant], que quelqu'un prétende ne pouvoir résister à sa passion lorsque l'objet aimé et l'occasion se présentent, est-ce que, si l'on avait dressé un gibet devant la maison où il trouve cette occasion, pour l'y attacher immédiatement après qu'il aurait satisfait son désir, il lui serait encore impossible d'y résister ? »¹⁷

Cet énoncé provoque chez Lacan quelque chose comme un éclat de rire. Il moque celui qui ne peut même pas concevoir que la « passion » de l'objet aimé puisse être plus forte que la certitude de la mort.

Ma propre expérience analytique est assez longue pour que j'aie entendu plus d'une fois pourtant des sujets formulant à voix basse, qu'à cet instant – qui n'est d'ailleurs pas

¹⁷ Lacan J., citant Kant, « Kant avec Sade », *Écrits, op. cit.*, p. 781.

nécessairement corrélé à l'acmé du plaisir, mais plutôt en soi, l'acmé de quelque chose – ils avaient pensé qu'ils pourraient aussi bien mourir.

C'est cette méconnaissance de l'érotologie chez Kant que Lacan a épinglée comme effet de l'« éthique de célibataire », incapable d'aimer et étranger par la moindre fibre de son être à la chose féminine.

Au-delà de l'ironie féroce, l'argument de Lacan est précieux : si coucher avec la Dame relève du champ, borné, délimité, du principe de plaisir, la menace du gibet est indéniablement dissuasive. Mais la relation sexuelle et la passion qui peut soulever des êtres sont de l'ordre de la jouissance, c'est-à-dire d'un ordre qui excède le plaisir, la norme, la raison et la loi. C'est alors que le risque du gibet perd de sa consistance, car « la jouissance [...] implique précisément l'acceptation de la mort »¹⁸. C'est ce que savent les amants et ce qu'ignore Emanuel Kant.

Il va sans dire que prendre ou non le risque du gibet concerne bien ce que Kant appelle le domaine du « pathologique » et ne peut en aucune façon être porté au rang d'une maxime universelle, puisque la réponse dépend du rapport opaque et singulier de chacun à la cause de son désir.

Mesure

Pour Lacan, la morale kantienne est encore toute prise dans une logique régie par le devoir, d'un côté, et le plaisir de l'autre. Comme il le dit, c'est avant Freud et c'est ce qu'il appelle une « rêverie bourgeoise », « Il n'y a aucune raison pour que nous nous fassions les garants de la rêverie bourgeoise. Un peu plus de rigueur et de fermeté est exigible dans notre affrontement de la condition humaine »¹⁹.

Pour lui, en introduisant la jouissance comme au-delà du principe de plaisir, Freud marque une rupture décisive dans l'abord de l'éthique des conduites personnelles. Car la rêverie dont il est question a une longue histoire et Lacan prend les plus expresses distances avec une tradition qui nous vient au moins d'Aristote et qui a donné le ton à la morale jusqu'à nos jours. Celle-ci tourne autour d'un principe qui a imprégné les « Humanités » et qui est celui de la mesure. L'ennemi, c'est l'excès. Or, pour Lacan, ce régime du « Bien » est en réalité au « service des biens ».

Une clé

La clé pour l'éthique analytique est le principe du désir. Cette clé résume les réponses faites par Lacan aux questions de J.-A. Miller dans *Télévision*, ou en permet tout au moins une lecture :

- L'analyse vise à connaître quoi ? Les coordonnées du désir. Ce qui est l'objet d'un savoir propre au sujet et à lui seul, mais qu'il ne sait pas avoir. Connaître son désir, c'est l'enjeu de ce que Lacan énonce simplement : « élaborez l'inconscient dont vous êtes le sujet ».
- Les connaître, pour quoi faire ? Pour s'y vouer ; réaliser son désir et ne pas céder sur ses exigences, et cela sans réserve, restriction ou demi-mesures.
- D'où sa phrase dénuée de complaisance qui dégonfle la baudruche de l'espérance : « Espérez ce qu'il vous plaira »²⁰. Votre espoir n'a pas d'autre contenu que la réalisation de votre désir. Mais faites-le sans illusion : l'espoir des lendemains qui chantent n'a jamais conduit ailleurs que sous le couperet de la guillotine, les feux d'un peloton d'exécution dans les petits matins blêmes ou, au mieux, au suicide...

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 222.

¹⁹ *Ibid.*, p. 350.

²⁰ Lacan, « *Télévision* », *Écrits*, op. cit., p. 542.

Le savoir analytique est mince. Mais il est aussi puissant que décapant ! L'idéal de science et de Lumière doit faire place à cette inéliminable part d'ombre et de silence. Cette perspective ne permet aucune idéalisation. Elle ne nourrit aucune vision du monde, aucune *Weltanschauung*, car il y a pour Lacan « inaptitude de la connaissance à s'accoler à rien d'autre qu'à une opacité sans remède »²¹.

Un choix

Pour autant, écarter les chaînes de l'espérance qui sont celles de notre servitude ne conduit ni au désespoir ni à l'aquabonisme de ceux qui, tel des morts-vivants sont revenus de tout.

J.-A. Miller le dit : « Cette absence d'espérance [...] n'est pas le désespoir. Elle ouvre sur une sagesse. Mais laquelle ? »²²

Dans le volume composé par J.-A. Miller [et quatre-vingt-quatre amis], intitulé *Qui sont vos psychanalystes ?*, j'avais donné un nom pour cette position subjective : celle d'*hérétique*.²³ Au sens que Lacan donne à ce mot, celui qui fait un choix, qui choisit, plutôt que de porter sans fin, comme Anchise, le poids du père sur ses épaules.

Freud n'était-il pas hérétique ? Assumant sa judéité comme marque ineffaçable d'une différence, il en faisait aussi ce qui lui permettait de ne pas chercher à s'entendre avec « la majorité compacte ». Mais il se disait pour autant avec force, au risque de choquer ses semblables, éloigné de toute religion et de tout orgueil national. Lacan, lui, se disait « Autre malgré la loi ».

Être hérétique, c'est un choix forcé. Celui de l'immigré, de l'exilé, de celui qui est en rupture avec la Synagogue, la Mosquée, l'Église, « En étrange pays dans son pays lui-même » : excommuniés, ils prennent sur eux le signe de leur extimité, de leur apartheid. Ils ne *communient* pas. Cette position est l'antithèse de celle qui fait grand bruit aujourd'hui – le bruit des bombes, signant le retour des religions pour le pire et la résistance du patriarcat menacé : l'appel au Un et à la soumission.

J'ai risqué un jour une autre réponse, en empruntant un néologisme de Lacan : *Folisophie* !²⁴ Soit la sagesse de celui qui se sait fou, qui se sait une jouissance incurable et qui l'assume.

²¹ Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 354.

²² Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », *Le Séminaire*, livre xxiii, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 243.

²³ Cf. De Georges Ph., « Entre Freud et Spinoza », in *Qui sont vos psychanalystes* (s. /dir J.-A. Miller, Judith Miller), Champ freudien, Paris, Seuil, 2002, p. 310-315.

²⁴ Néologisme de Lacan, *Le Séminaire*, livre xxiii, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 128. Repris par J.-A. Miller, « notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 239 & sq.